

Le Toursky prend le large

□ Depuis le temps qu'il l'attendait, ce théâtre en forme de paquebot pour emporter plus facilement ces rêves fous d'éternel voyageur du commerce des mots... Depuis le temps qu'il le voulait, il l'a enfin ce "nouveau" Toursky. Et hier soir, au milieu des officiels et des "amis" --jamais aussi nombreux que lorsque tout va bien-- Richard Martin a pu, comme un gamin heureux, savourer l'instant qui s'offrait à lui.

Certes, le maire a dû s'y reprendre à trois fois pour casser la traditionnelle bouteille de champagne, certes le feu d'artifice a été un peu pâlichon, mais le coeur lui, battait très fort en souvenir d'un autre rendez-vous, d'un autre moment partagé, au pied d'une nacelle qui allait se nicher au sommet du bâtiment, et la fraternité à laquelle Richard a toujours donné la première place était là, palpable.

Au hasard, dans cette foule qui avait envahi le "passage du Théâtre" mais aussi la rue Edouard Vaillant et les rues proches --il y a bien longtemps que le Toursky, même "d'avant", n'avait attiré autant de monde-- on reconnaissait Mme Edmonde Charles-Roux Defferre, Christian Poitevin, adjoint délégué aux Théâtres, de nombreux élus, mais aussi des représentants de toutes les institutions culturelles marseillaises, Francis Lalanne, qui croisait ses amis du Théâtre Quotidien de Marseille et Michel Fontayne, ou des comé-

diens comme Jacques Dubarry (l'inspecteur Cabrol de la télé). Emu, Martin? C'est peu dire. Sa voix tremblait lorsqu'il a affirmé: *"C'est d'un poète que ce Théâtre porte le nom, c'est un poète qui l'a inauguré il y a*

vingt ans, c'est un poète qui l'ouvre aujourd'hui".

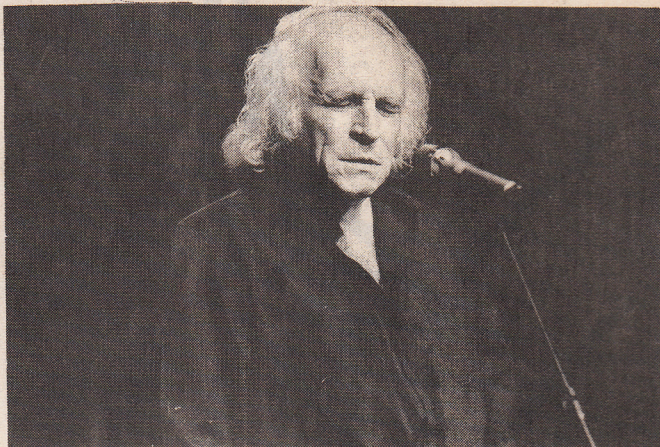
Léo Ferré piaffait d'impatience (*"Je chante ou tu dois encore parler?"*) lançait-il dans un sourire), le TQM offrait à Richard Martin le brigadier de

la continuité, celui qui allait frapper les trois coups, les coursives étaient remplies de gens debout, le "noir" pouvait se faire: la carrière du Toursky était relancée. Place aux spectacles, désormais.

M.T.

Il est là. Silhouette noire éclairée par des chaussettes rouges. Comme un clin d'oeil. Il est là et le public applaudit. Il est là et plus rien n'a d'importance.

Plus rien. Ni la mémoire qui joue à cache-mots, ni la voix qui, lorsqu'elle veut rejoindre les cintres, se brise en mille sanglots, ni les gestes qui s'envolent dans l'infini de l'inachevé. Rien. Léo Ferré est là. Et, doucement, il se raconte. Il raconte sa vie d'aujourd'hui, à travers des phrases comme seuls les poètes savent les écrire. Il raconte ses révoltes. Parce qu'elles sont toujours là, même si elles ont changé d'objet. Aujourd'hui Léo s'en prend au temps qui passe, aux amis qui fuient, à ceux qui restent et qui font prendre conscience que rien ne sera plus comme avant, aux espoirs déçus, à la mort, fille de joie. Mais il chante aussi la vie et l'espoir. Sa profession de foi d'anarchiste est là, dans cet amour qu'il veut trouver, dans ces baisers qu'il envoie, dans cette



(Photos Claude NUCERA)

tendresse qu'il quête. Quelle plus éclatante révolte que celle de clamer, aujourd'hui, cette soif de "vrai", de partage, d'idéal?

L'anarchie a changé de camp. Léo n'a fait que la suivre. Aujourd'hui, ce Toscan d'adoption qui chante l'Espagne et Marseille a le droit de choisir ses souvenirs, a le droit de nous offrir ce qu'il veut parmi toutes les chansons qui ont jalonné son histoire. Il réclame des jardins. Ceux dans

lequel il peut bâtir le monde auquel il aspire et dans lequel il pourra retrouver ses vieux copains.

Il termine par "Avec le temps". Tout s'en va. Les "chouettes souvenirs" aussi. Pas les traces que laissent, dans nos mémoires, les rencontres avec des êtres qui, par leur existence même, nous aident à vivre. Léo Ferré est là. Et c'est tout ce qui compte.

Michèle TADDEI